

sous vos yeux, des maux cuisans, quels sacrifices ne seriez-vous pas disposés à faire pour les secourir? Ils crient maintenant vers vous, du fond de leur prison brûlante; leur voix ne peut parvenir jusqu'à vos oreilles, mais ils empruntent la nôtre pour vous dire: qu'il dépend de vous d'adoucir, d'abrèger leurs tourmens; qu'ils vous conjurent d'assister libéralement le pauvre, pour leur intérêt encore plus que pour le sien, et que, fermer vos entrailles à sa misère, ce serait vous montrer plus cruels envers eux qu'envers lui-même.

Faut-il que tout nous ramène à la plus douloureuse des pensées! Je n'ai pu parler des morts qui nous sont chers sans rouvrir dans vos cœurs, comme dans le mien, la grande plaie qui saignera encore long-temps, sans rappeler une seconde fois cette affreuse perte, qui est, pour chacun de nous, comme celle d'un fils premier-né. Mais nous contenterons-nous de verser des pleurs stériles, quand nous pouvons rendre des services réels? et ne donnerons-nous pas des marques plus affectives de notre amour, qu'une tristesse et des plaintes désormais inutiles? Hélas! vous le savez: ni les vertus guerrières et les brillantes qualités des héros, ni la naissance la plus auguste, ni la franchise et la bonté du cœur le plus noble et le plus sensible, ni le plus entier dévouement au monarque et à la patrie, ne sont des garans assez certains contre la sévérité des jugemens de Dieu. Après même que le plus sincère repentir, et l'humble confession des fautes; après que les derniers devoirs de la religion, remplis avec la foi la plus vraie, avec la piété la plus touchante; après que ce sublime pardon surtout, puisé dans le cœur et sur les lèvres de Jésus-Christ mourant, ont sanctifié l'âme à son passage, et l'ont marquée au sceau des élus: peut-on assurer qu'elle soit assez pure pour être aussitôt admise dans la maison du Seigneur, sans s'arrêter dans ce lieu d'expiation, où le feu de la justice divine achève de consumer jusqu'aux der-

niers restes, d'effacer jusqu'à la moindre trace du péché? Il se peut donc, mes Frères, que ce prince chéri souffre en ce moment, et que lui aussi appelle votre miséricorde à son secours. Ah! qu'à ce mot un même sentiment nous anime tous! faisons pour lui un puissant et généreux effort! Puisque nous n'avons pu le garantir du fer homicide, et que nous ne pouvons par tous nos vœux lui rendre cette vie périssable qu'un lâche attentat lui a ravie, hâtons du moins sa délivrance et son entrée dans le lieu de son immortalité: que nos saintes largesses, déposées ici comme sur sa tombe, soient si abondantes, et que le sacrifice de notre charité soit si agréable à Dieu, que dès aujourd'hui même, et avant que ses restes mortels soient descendus dans leur dernière demeure, son âme soit reçue triomphante au séjour de la gloire, et qu'elle apprenne, en y entrant, que c'est à vous qu'elle doit son bonheur.

J'en ai dit assez sur les bénédictions spirituelles attachées à l'aumône: voyons maintenant les bénédictions temporelles qui lui sont promises: c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Lorsque la religion propose des intérêts temporels, elle le fait d'une manière si haute et si sublime, elle y conserve tellement le caractère et la dignité qui lui sont propres, qu'elle ne se montre pas moins céleste ni moins divine dans la promesse qu'elle fait des avantages de la terre, que dans celle des récompenses de l'éternité. Car d'abord elle retranche tout sentiment sordide, et enchaîne toute l'ardeur de la cupidité, en nous ordonnant de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice (1), et de n'accorder que la dernière place au désir de ces biens périssables dont l'homme est naturellement si avide; en second lieu, elle relève et ennoblit ce désir, en nous

(1) Matth. vi, 33.

faisant recourir à Dieu seul pour le satisfaire, et nous apprenant à attendre de lui ces bénédictions du temps avec une soumission entière et une dépendance absolue de ses volontés. Jamais donc elle ne nous offre le grossier appât d'un gain présent et d'un vil salaire; mais voici le langage qu'elle nous adresse: Tout appartient au maître que vous servez, il dispose lui seul et avec une autorité souveraine de toutes choses, soit dans le ciel, où réside sa majesté visible, soit sur cette terre, qu'il gouverne invisiblement par sa providence; il est le père des hommes, et il aime singulièrement les pauvres; il n'est rien qu'il récompense plus libéralement que la charité qui les assiste; si vous êtes généreux à leur égard, il sera magnifique envers vous; ne faites point de basse spéculation ni d'avare calcul; ne vous proposez pas votre intérêt personnel pour fin dans vos bonnes œuvres; que le désir de plaire à votre Dieu et l'amour du prochain vous animent: mais, du reste, soyez certain que le plus avantageux de tous les commerces c'est l'aumône; car ses fruits assurés sont une vie immortelle dans le siècle à venir, et dès ce monde le centuple de tout ce qu'elle donne; oui, mes Frères, le centuple dès ce monde même! Telle est la promesse formelle de l'Évangile, ou plutôt de toutes les Écritures.

Or, ici je ne puis assez admirer l'aveuglement de la plupart des hommes, je veux dire de ceux qui ont encore la foi, car il faut avouer qu'ils sont, en général, peu prodigues envers les pauvres: ils désirent ardemment les bénédictions de la terre, ils savent qu'elles sont promises à la charité, et ils s'obstinent à les chercher dans l'avarice! méprise inconcevable, qui est chaque jour punie par les plus cruels mécomptes; sanglant outrage fait à Dieu même, que ces infidèles chrétiens semblent soupçonner ou de ne vouloir pas tenir sa parole ou de n'en avoir pas les moyens. Et en effet, si je les interroge et que je les presse, il résultera bientôt de leurs réponses, que

toute leur confiance est dans leur or, et qu'ils n'ont que défiance pour celui qui a fait et leur or, et le monde, et eux-mêmes. Parlez donc, ô vous tous que ce reproche regarde! et dites-nous pourquoi vous vous montrez si peu sensibles aux nécessités extrêmes des malheureux, tandis que vous enfermez tout votre superflu dans vos coffres, ou que peut-être même vous le grossissez par des usures? Du superflu, vous écriez-vous tous ensemble, nous n'en avons point! ces épargnes, qui vous choquent, nous sont si nécessaires, ou si utiles, que nous ne saurions en rien retrancher! Moi, par exemple, dit l'un, si je n'ai pas de besoins actuels, je dois prévoir ceux de l'avenir; je ne réserve une partie de ce que je pourrais chaque jour dépenser, qu'afin d'avoir une ressource au temps de l'adversité ou dans les tristes années de la vieillesse. Moi, reprend l'autre, j'ai un fils à établir, mon devoir est de lui ménager une alliance avantageuse, et, s'il se peut, illustre; je ne puis ni trop épargner pour cela, ni être trop avare de mes économies. Un troisième veut relever la fortune de sa maison, laisser des terres et de grands capitaux à ses héritiers, et en cela il ne voit rien que de juste. Je ne m'arrête pas à tous les autres prétextes.

Mais je dirai au premier: Vous voulez donc vous mettre à l'abri des événemens, et vous assurer l'abondance pour l'âge des infirmités: mais de qui dépendent et tous les événemens et la conservation de vos jours, sinon de celui qui vous commande de soulager l'indigent? si vous lui désobéissez, vos richesses suppléeront-elles à sa protection, ou vous défendront-elles contre sa colère? trouverez-vous en elles un préservatif contre les chagrins dévorans, les maladies cruelles, les autres fléaux et la mort même, par lesquels il lui plaira peut-être de venger les souffrances de la veuve et de l'orphelin abandonnés? que vous serviront alors vos sages épargnes, et ces provisions faites avec tant de soin, pour un âge avancé que vous ne devez pas attendre? quels seront

vos regrets d'avoir mis votre confiance dans un métal insensible et impuissant, au lieu de la placer tout entière dans la bonté et la puissance du Dieu qui a tout promis à la miséricorde?

Je dirai au second : Vous comptez sur votre or pour l'heureux établissement de ce fils que vous chérissez ! Mais quoi ! une épouse fidèle, tendre, prudente, accomplie, n'est-elle pas un présent de la main du Seigneur ? n'est-ce pas lui qui bénit les mariages par l'union des cœurs, par une honorable fécondité, et par la naissance d'enfans vertueux qui font la joie des auteurs de leurs jours ? s'il maudit vos desseins à cause de votre dureté envers les pauvres, votre fils ne pourra-t-il pas être, avec tous vos trésors, le plus infortuné des maris et des pères ? Ah ! le scandale, les dissensions domestiques, l'opprobre et l'extinction même de votre race peut-être seront les fruits amers du choix que l'ambition vous aura dicté, et dont votre fausse sagesse se sera vainement applaudie. O mortels aveugles ! ne comprendrez-vous jamais que la faveur du Ciel est la première condition indispensable du bonheur, et qu'elle n'est accordée qu'à la bienfaisance ? Voyez le pieux Tobie, est-ce par les calculs de l'avarice qu'il prépare une heureuse destinée à son fils ? n'est-ce pas précisément parce que, prodiguant tout aux malheureux, il ne se réserve rien à lui-même, qu'un ange vient prendre le jeune Tobie par la main, le conduit vers une épouse que Dieu même lui a choisie, le délivre d'un monstre prêt à le dévorer, le ramène comblé de richesses et de joie dans la maison de son père, rend la vue au saint vieillard, et leur dit, en disparaissant à leurs yeux après tant de bienfaits : Voilà la récompense de l'aumône ; regardez-la donc toujours comme un trésor plus précieux que tout l'or de l'univers entassé : *Bona est... eleemosyna magis quam thesauros auri recondere* (1).

Que répondrai-je maintenant à celui qui, ne son-

(1) Tob. xii, 8.

geant qu'à relever l'éclat de sa famille, tout occupé de grossir ses revenus, afin de laisser après lui une riche succession, néglige de secourir les infortunés ? Je ne considère pas en ce moment ce qu'une telle conduite a d'odieux et d'inhumain ; mais je déplore sa folie. Quoi ! vous prétendez accroître vos biens et vous ne faites pas l'aumône ! Vous êtes chrétien ; et vous n'avez pas compris que l'or veut être semé dans le sein des pauvres, comme le grain dans celui de la terre, pour se multiplier et se reproduire ! que répandre ainsi beaucoup, c'est le moyen de beaucoup recueillir ; mais que ne semer point, ou semer d'une main avare, c'est s'interdire l'espoir d'une moisson abondante, comme l'enseigne expressément l'Apôtre : *Qui parè seminat, parè et metet ; et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet* (1) ! Quoi ! vous vous enrichirez sans le secours et la bénédiction de Dieu ? Mais qui donc fertilisera vos champs, qui donnera aux étés leur chaleur vivifiante, aux automnes leurs pluies fécondes, pour faire croître et pour mûrir vos épis et vos fruits ? qui détournera les grêles, les tempêtes, les inondations, cent autres fléaux que le Tout-Puissant tient dans ses mains ? Et quand même tout réussirait d'abord au gré de votre cupidité, qui empêchera que les trésors amassés péniblement en plusieurs années, ne vous soient ravis en un moment, par un de ces accidens funestes, châtement trop ordinaire de l'insensibilité que je vous reproche ?

O grands du monde ! vous qui portez des noms illustres dans nos annales, c'est à vous que je m'adresse ; écoutez-moi. Vos aïeux élevèrent de grandes et superbes fortunes ; ils laissèrent à leurs enfans des héritages qui se sont transmis de génération en génération dans vos familles, presque jusqu'à nos jours. Mais le vaste édifice de ces fortunes, dont le souvenir nous étonne, sur quoi l'appuyèrent-ils ? sur l'au-

(1) II. Cor. ix, 6.

mône : toute l'histoire en fait foi ; et cette multitude d'hospices , de monastères , de temples magnifiques qu'ils construisirent , sont encore aujourd'hui des monumens assez authentiques de leur munificence envers l'Eglise et les pauvres. Tant que l'esprit de foi et de charité qui les animait , se conserva parmi leurs descendans , on ne vit point chanceler ces colosses de grandeur et de puissance ; Dieu lui-même les soutenait de sa main , et se plaisait à perpétuer une opulence qui tournait à sa gloire et au profit de l'humanité. Mais , disons-le en gémissant , à mesure que le zèle des bonnes œuvres s'affaiblit dans ces races antiques , leur éclat et leurs richesses diminuèrent ; et lorsqu'enfin , la décadence des mœurs devenant plus rapide , les profusions du luxe et de la volupté remplacèrent les libéralités saintes ; lorsque la charité refroidie parut prête à s'éteindre , le vent impétueux des révolutions , qui est celui de la colère divine , souffla , et on n'aperçut plus que les ruines de ces fortunes fameuses qui avaient traversé tant de siècle et résisté à tant d'orages. Voulez-vous donc relever avec succès l'édifice ainsi abattu ? posez-le sur la même base sur laquelle il s'éleva d'abord , et se soutint si long-temps ; ne croyez pas pouvoir recouvrer la splendeur de vos pères , si vous n'imitiez le soin qu'ils eurent d'orner les autels et de nourrir les membres souffrans de Jésus-Christ.

Nous pourrions adresser à proportion le même avis aux hommes de toutes les classes. Combien avons-nous vu dans notre enfance d'honnêtes et respectables familles de commerçans , dans lesquelles la piété , la probité , la pratique de l'aumône étaient héréditaires ! Elles prospéraient , contentes d'augmenter insensiblement leur patrimoine par un sage négoce ; soigneuses de partager leurs gains avec l'indigent , elles vivaient sans ambition et sans crainte , dans une aisance qui suffisait à leurs désirs , et jouissaient d'une considération et d'une confiance préférables à toutes les richesses. Que voit-on dans le commerce aujourd'hui ?

d'hui ? des fortunes énormes , et , l'on peut dire , quelquefois monstrueuses , formées avec une scandaleuse rapidité par les spéculations les plus hardies , par les monopoles , les usures , les injustices et tous les genres d'intrigues ; fortunes abhorrées du pauvre et maudites du Ciel , qui se dissipent bientôt en de folles profusions , et vont tôt ou tard s'abîmer avec fracas dans le gouffre d'une ignominieuse faillite. Ainsi Dieu donne un long cours et la perpétuelle abondance des eaux , à ces fleuves bienfaisans qui arrosent les campagnes , tandis qu'il précipite et fait bientôt disparaître les torrens qui les ravagent. Heureux le grand , le riche qui sait lier ses intérêts à ceux des petits et des infortunés ! le Seigneur bénira ses desseins et ses entreprises , et lui donnera beaucoup , afin qu'il puisse beaucoup donner , comme il alimente les sources où va puiser tout un peuple.

L'aumône est la source non-seulement du bonheur des particuliers , mais encore de la prospérité publique. Rappelez-vous , mes Frères , la plus brillante époque de notre histoire , ce siècle à jamais mémorable de Louis-le-Grand , où tous les genres de gloire réunis donnèrent à la France une splendeur dont les autres nations furent et sont encore éblouies. On attribue d'ordinaire cet éclat et cette puissance à la sagesse et à la magnanimité du monarque , au génie de ses capitaines , à la valeur de ses armées , aux vues profondes de ses politiques , à je ne sais quelle disposition universelle des esprits favorable aux sciences , aux lettres , à l'industrie , aux arts , à toutes les choses grandes et utiles qui font l'ornement et la force des états. S'admets volontiers toutes ces causes ; mais il en est une autre plus haute et plus cachée , à laquelle on ne songe point , et qui peut-être est encore plus digne d'attention. Si vous comparez le temps de prospérité dont je parle avec la longue période de guerres civiles , de troubles , et enfin d'épuisement et de faiblesse qui précéda immédiatement , vous avouerez sans peine qu'un change-

ment si prompt et si merveilleux ne peut s'expliquer sans une intervention particulière du Ciel. Or je remarque que, précisément dans l'intervalle qui sépare ces deux époques si différentes, avait paru un homme extraordinaire, un grand Saint dont le nom n'est pas moins célèbre que celui du grand roi que je viens de nommer; que cet homme, doué d'une charité sans bornes, alluma dans tous les cœurs le zèle, ou, si je puis parler ainsi, la passion des bonnes œuvres, et la porta si loin, que jamais, depuis les jours de l'Eglise naissante, les entreprises de la bienfaisance chrétienne ne furent aussi multipliées et aussi vastes, jamais ses effusions aussi abondantes; que toutes les classes rivalisant de générosité, se dépouillant, s'épuisant à l'envi, aucune infortune ne demeura sans ressource; et, dans des besoins immenses, la miséricorde fut encore au-dessus de la misère.

Voilà ce qui fit bénir votre patrie, et lui donna cette gloire dont nous cherchons la cause. Oui, j'ose le dire, ce qui rétablit alors les finances de l'état et remplit le trésor du prince, ce furent ces quarante millions d'aumônes répandues avec une libéralité inouïe, non-seulement dans toutes nos provinces, mais dans l'Europe entière, et jusqu'aux extrémités du monde. Les armées qui gagnèrent tant de batailles, ce furent ces troupes innombrables de vieillards, d'orphelins, de veuves, de malades recueillis, consolés, revêtus, nourris, sauvés d'une mort presque certaine; les bastions et les remparts qui firent la sûreté de nos frontières, ce furent ces hospices spacieux et commodes, érigés dans toutes les villes et les campagnes pour être l'asile de toutes les infirmités humaines. Ainsi, mieux encore que Condé et Turenne, Vincent de Paul repoussa les bataillons ennemis; mieux que Vauban, il rendit la France inexpugnable à tous leurs efforts.

Aujourd'hui, mes Frères, cette même France humiliée, malheureuse, déchirée par les factions, a

besoin du même remède; ce qui nous manque, c'est la bénédiction puissante, la prière toujours exaucée des pauvres. Si nos calamités sont grandes, leurs maux sont infinis, et ils sont faiblement secourus; nous ne voyons que nos pertes et nos dangers, nous à qui rien ne manque, et peut-être sommes-nous tentés de murmurer; mais Dieu voit leur dénuement absolu de toutes choses, leurs souffrances, leur désolation profonde, et peut-être s'indigne-t-il contre nous. Combien d'entre eux, dans leur désespoir, blasphèment contre le Ciel, ou se donnent une affreuse mort, dont il est à craindre que nous n'ayons à répondre! Et cependant, qui se dépouille, qui songe à se retrancher, je ne dis pas le nécessaire, à Dieu ne plaise! ni même le convenable et l'utile, ce serait trop; mais qui songe à se retrancher, au moins en partie, pour sauver la vie à tant d'infortunés, le véritable superflu, le luxe de la table et des parures, les vanités, les curiosités, les plaisirs?

Ce n'est pas, mes Frères, que je veuille vous refuser la justice qui vous est due: votre charité est sincère; elle est même encore féconde, et vous en donnez chaque jour des preuves consolantes. Les bonnes œuvres sont encouragées; d'anciennes institutions, créées par le génie de la bienfaisance, ont été rétablies et se soutiennent par vos largesses; il s'en forme de nouvelles qui ne sont pas abandonnées; et celle que vous venez aujourd'hui secourir est de ce nombre. Il est encore des âmes grandes, qu'on trouve toujours magnifiques dans leurs dons, et la famille de nos rois surtout est d'une libéralité digne du sang de saint Louis. Aussi la fortune publique, depuis si long-temps chancelante, n'est pas abattue. Si l'espérance tant de fois presque perdue, vous reste; si les plus odieux attentats n'ont pas les suites que les méchants en attendaient, nous le devons; je n'en doute pas, à ces actes répétés de miséricorde, suffisant du moins pour nous arrêter sur le penchant de notre chute, et nous tenir comme sus-

pendus au-dessus des abîmes. Mais pour nous relever, il en faut de plus grands; pour que Dieu fasse des miracles en notre faveur, il faut que nous tâchions de faire des prodiges en faveur des malheureux; pour qu'il prenne en main notre cause, il faut que nous embrassions la sienne, et que nous honorions, par des œuvres éclatantes, sa religion ouvertement attaquée.

Qui ne voit enfin que cette religion sainte est notre unique moyen de salut? Tous les coups qu'on lui a portés sont retombés sur nous. Si le trône manque d'appui, c'est qu'on a voulu lui donner un autre fondement que l'autel. L'impiété a donné naissance à tous nos maux; elle les a prolongés pendant vingt-cinq ans; et maintenant elle les renouvelle. L'apostasie et le blasphème sont, comme ils l'ont été, le prélude de tous les crimes. Avant que l'autorité publique fût impuissante pour protéger, hélas! un fils de France contre le poignard d'un assassin, les lois avaient cessé de protéger le culte du vrai Dieu, et l'on avait pu dire dans un royaume très-chrétien, que « la loi doit être athée. » Avant que des trames véritablement infernales eussent éclaté, l'on avait invoqué hautement l'enfer comme la divinité des mortels; et avant que la majesté royale eût été outragée par des scènes indécentes, le nom de Jésus-Christ avait été chargé d'insultes, sa croix profanée, et ses ministres chassés avec ignominie.

Comment donc vengerons-nous la religion de tant d'indignités? ce ne sera pas en opposant la violence à la violence, car elle nous le défend, mais en pratiquant les plus douces vertus qu'elle nous commande, en forçant ses ennemis mêmes à la respecter; et, s'il est possible, à l'aimer pour ses bienfaits. Quoi de plus honorable pour elle que le motif qui vous assemble en ce moment? Tandis que les impies conspirent dans l'ombre pour le renversement de l'état et pour le malheur de leurs semblables, elle nous appelle à conspirer dans son temple pour le soulage-

ment de l'humanité et le bien de la patrie. Tandis que l'athéisme, répandant avec profusion le poison mortel de ses livres et de ses doctrines, corrompt toutes les classes et tous les âges, forme des scélérats précoces; et, chose inouïe! peuple les prisons de criminels sortis à peine du berceau; qu'il est beau de voir la religion porter sa bénigne influence dans ces sombres demeures, ramener à la vertu ces jeunes cœurs égarés, devenir leur institutrice et leur mère, pourvoir à tous leurs besoins, les façonner aux habitudes de la piété et du travail, et enfin les rendre à la société aussi innocens et aussi purs qu'elle les avait trouvés, dans les cachots, déréglés et coupables?

Que ces paroles ne vous affligent pas, ô Enfans, qui êtes l'objet de notre sollicitude et de notre amour. Nous ne parlons de vos erreurs passées que pour mieux faire ressortir vos titres présens à l'estime de ceux qui nous entendent. Ce n'est pas nous qui vous reprocherons des fautes pardonnées; nous savons que vos larmes en ont effacé jusqu'au moindre vestige; et, comme Dieu même, nous mettons le pénitent sincère au même rang que le juste. Mais conservez toujours le souvenir des salutaires leçons que vous avez reçues; ne laissez rien tant que l'impiété, source de tous les désordres et de tous les forfaits; justifiez, par une vie désormais sans tache, les espérances que nous avons conçues et l'intérêt que tant d'âmes sensibles ont pris à votre sort; ayez une reconnaissance sans bornes pour Dieu avant tout, et ensuite pour chacun de ceux qui ont concouru à vous rendre les plus précieux des biens, la paix de la conscience, la religion et l'honneur.

Nous osons promettre, mes chers Auditeurs, que ces enfans ne se montreront pas indignes des bienfaits de la Providence et des vôtres. La maison de refuge qu'ils habitent est une école de piété et de vertu, ils y sont élevés sous les yeux de ces vénérables Frères des écoles chrétiennes, dont le nom seul

vaut tout un éloge, depuis que le monde a appris à les bien connaître, que la rivalité d'une autre institution toute profane a fait mieux apprécier leurs services, et qu'ils sont honorés de toute la haine des méchants. Sous ces maîtres charitables et vigilans, ces jeunes convertis se pénètrent de la crainte de Dieu et de l'horreur du vice. Déjà seize d'entre eux, sortis de cet asile, vivent honorablement chez des artisans vertueux dont ils méritent de plus en plus l'affection et la confiance; quelques-uns sont morts en donnant des marques si touchantes de componction et de foi; que je voudrais pouvoir vous raconter le détail de leurs derniers momens! Il en est qui, rentrés dans leur famille, y ont été un spectacle d'édification, et y ont introduit les pratiques de la religion jusqu'alors ignorées. Ceux que vous voyez se préparent à donner encore peut-être de plus beaux exemples. Mais tout ce bien ne peut se soutenir que par vos dons. Les administrateurs de ce précieux établissement sont pleins de zèle: ils y consacrent, avec le désintéressement le plus admirable, leur temps, leurs travaux, leurs veilles; mais ils attendent de votre charité les moyens de faire subsister cette jeunesse qu'ils ont retirée de l'abîme, et celle plus nombreuse encore qu'ils destinent à jouir des mêmes avantages. Oh! que ceci est propre à vous émouvoir, mes Frères! Les prisons, en ce moment, renferment soixante-douze infortunés enfans, qui, par leur repentir, par la régularité de leur conduite, par leur application aux religieuses instructions qu'on leur donne, ont mérité qu'on les désignât pour sortir de cet affreux séjour, et passer dans la maison de refuge, objet de tous leurs vœux. Leur sort est dans vos mains, et ils le savent; depuis long-temps ils appelaient par leurs desirs les plus ardens ce jour de votre réunion, et pendant que je vous parle, ils palpitent agités par l'espérance et la crainte. Vous allez décider du bonheur de leur vie, et peut-être du bonheur de leur éternité. Si vos largesses sont assez abondantes, ils seront

tous admis dans cette maison hospitalière, ils y recevront tous le bienfait d'une éducation chrétienne; ils seront hommes de bien, et ne cesseront jusqu'à la mort de vous bénir. Si elles sont insuffisantes. . . , hélas! je n'ose achever, mes Frères. . . Au nom de la tendre pitié, au nom de toutes les bénédictions attachées à l'aumône; au nom de vos proches et de vos amis dont les âmes souffrent dans les prisons du purgatoire; au nom du prince que vous pleurez; au nom de la religion, de l'humanité et de la patrie, sauvez ces malheureux; peut-être devrez-vous un jour votre salut à celui que vous leur aurez procuré. Ainsi soit-il.